

## ***Lisières***

**MODESTA SUÁREZ**  
*FRAMESPA – UMR 5136*  
*UNIVERSITÉ DE TOULOUSE-JEAN JAURÈS*  
*modestasuaréz@yahoo.fr*

I.

Frontière (Pyrénées, septembre 1939)

Si ces hommes ne sont pas nés ici, ils périront dans le premier ravin.  
C'est un curé qui prononce ces mots,  
inutile de les surveiller la nuit.

Arrivés de toutes les régions du nord désormais vaincues, ces hommes ne connaissent aucun chemin dans ces hautes montagnes qui s'ouvrent sur le pays voisin.

La guerre est finie depuis de longs mois et tous, intimement, se savent en sursis.

Pas encore exécutés, ils sont les bagnards de ce camp de concentration, qui consolident la route de la vallée d'Aran. Nombre d'entre eux, dont lui, se verraient bien retourner à leur vie d'avant, à l'usine ou aux champs, pour lui ce serait la mine.

Le régime semble prêt à pardonner aux ennemis d'hier.

C'est ce qu'il demande expressément à un capitaine, essayant de savoir ce qui est inscrit sous son nom, lui qui n'est qu'un jeune soldat sans aucun fait d'armes particulier. Mais personne ne donne suite. Et il insiste. La réponse évoque les douze balles déjà réservées pour son cas.

Il n'est pas le seul. Tous refusent la menace, l'attente du peloton. Ils joueront leur vie dans la montagne.

Pas de cartes. Pas de passeur. Pas de plan non plus.

Juste fuir. Vers la France.

Ce sera de nuit, pour échapper aux soldats, aux chevaux, au curé.

C'est un premier brouillard qui les protège puis la lueur de la pleine lune qui éclaire les soldats et laisse dans l'ombre du massif le groupe de neuf évadés.

Des heures et des heures à jauger de la hauteur des parois et des dénivelés. Pyramides humaines pour se hisser ou chaînes de ceinturons et de corps pour retarder tous les pressentiments. Palper les rochers, repérer les aspérités, glisser dans les couloirs d'une eau glaciale, flairer la forêt.

Ou entendre le bruit mat d'un corps qui chute de plus haut qu'il ne l'imaginait.

Comment repérer la frontière ?

Alors, il faut entrer loin dans les terres.

Surtout, ne pas se laisser reprendre par la garde civile. Préférer la gendarmerie, croient-ils encore.

Ils s'enfoncent dans un paysage nouveau, évitent les rondes de douaniers et les bergers, ne comprennent plus la langue des gens.

Pourtant, on les emmène tout droit à la prison de Foix, sous escorte.

Ces hommes ne sont pas nés ici non plus.

II.

L'orée (Ardennes, juin 1940)

Peut-on survivre à un deuxième peloton d'exécution ?

Poser la question ramenait invariablement à l'insouciance qui amortissait ses peurs et qui marqua une grande partie de sa traversée de la guerre : la guerre civile d'abord, la seconde guerre mondiale ensuite.

À quoi peut bien penser un jeune évadé espagnol, perdu dans un nord inconnu, non loin d'une ligne posée par l'armée française, consciencieusement creusée par des prisonniers ? La contrainte facilitant la conscience.

Juin 1940 : une porte ouverte, des soldats qui décampent, un camp qui se vide, la fuite...

Vers le sud, bien sûr.

Cette fuite se fait à pied, loin des villages, tout en chapardant de quoi manger. Comme une retraite où il faut éviter de se regrouper de peur d'être repris et peut-être emprisonnés de nouveau.

Échapper à ceux qui ont trahi les principes de la république et dont les prisonniers sont devenus des travailleurs forcés sur un front qui ne dit pas son nom.

Échapper aussi à l'ennemi, celui qui vient de mettre fin à la drôle de guerre et de libérer, en quelques jours, et sans même s'en rendre compte de suite, une partie de ceux qui ont commencé à combattre le fascisme, ailleurs, des années auparavant.

Sa bataille à lui et à ses camarades est de l'autre côté d'une autre frontière.

Le sud, c'est facile à tenir. Et au bout, les Pyrénées.

Pourtant le chemin se fait toujours plus long depuis qu'ils s'écartent des routes et des colonnes de réfugiés, cibles immanquables sur les chemins de l'exode.

On ne parle pas encore d'exil.

Le temps est aux forêts, refuges pour soldats vaincus. Aux lisières où l'aviation qui bombarde perd toute visibilité.

Fugitifs en guenilles, ils ont ramassé, par trouvailles successives, de quoi ne pas être repérés si facilement. Lui, a trouvé une capote militaire en assez bon état. De quoi se couvrir et s'en servir comme couverture.

Et puis, il y a ce matin-là.

On ne parle pas encore de résistance face à l'avancée allemande et l'heure est plutôt à la débâcle. Pourtant, il n'y a pas que des évadés, espagnols, italiens, qui cherchent à se cacher. Soldats ou civils, cela n'a plus d'import-

tance. Au fur et à mesure, des hommes s'organisent pour échapper à l'occupation, découpant de nouveaux territoires inconnus des cartes d'état-major.

Il est entré dans cette forêt quelques heures plus tôt, avec ses compagnons de misère. Mais il vient de tomber, seul, sur un groupe d'hommes armés et sait qu'il est de nouveau prisonnier. Sans arriver à articuler un mot de français, il perçoit que ses cheveux blonds, ses yeux bleus, le manteau qui semble allemand, jouent contre lui.

C'est ce qu'il finit par balbutier en espagnol : « ya, ya », laissant entendre qu'il a bien compris la situation. Un simple mot, faux-ami parfait de l'allemand, qui veut apaiser ceux qui l'entourent et le condamne à mort.

Tout va très vite.

Personne ne parle la langue de l'autre. De toutes façons, personne n'écoute.

Il est hagard.

Des hommes s'alignent.

Soudain au loin, un de ses camarades : « nôtre, c'est un des nôtres ».

Le passé gomme à peine quelques détails quand il le lui raconte encore, tant d'années après.

Et il se souvient : ses yeux bleus riaient, riaient, riaient.

III.

Post-scriptum (Santander, juillet 1997)

*Que tengo miedo a perderte  
Perderte después  
(« Bésame mucho », Consuelo Velázquez)*

Les voir se retrouver.

Ils l'avaient peut-être imaginé tous les deux en traversant Santander, en cette journée de juillet.

L'Hôtel de France existait encore, c'était la seule chose vérifiée dans l'annuaire. Son père savait y retourner. C'était à l'autre bout de la ville et le chemin avait été long pour y arriver.

Plus de soixante années séparaient les deux rendez-vous improbables. L'un autant que l'autre.

Pour l'une autant que pour l'autre.

Mai 1937.

Soldat blessé, transporté à l'arrière d'un camion avec d'autres, que connaissait-il de la vie si ce n'était des Asturies en feu pour la seconde fois et une bataille d'Oviedo perdue à en défendre le centre ? Ses blessures étaient moindres par rapport à ses camarades, éraflures à la jambe d'un éclat d'obus de ceux qui les avait fait fuir. Il était là, juste le temps de reprendre son souffle dans la tourmente des combats du nord de l'Espagne.

Et, soudain, deux souffles s'étaient sans doute mêlés, oxygène nouveau pour le jeune mineur de fond.

Car elle était là aussi, dans cette bâtisse réquisitionnée, comme toute la ville. Elle, improvisée infirmière dans l'hôtel familial, tout autant que lui avait été improvisé soldat.

Combattants tous deux d'une république pleine de promesses pour leurs vingt ans. Mais au printemps 1937, le front se défaisait au Pays Basque et déjà il lui faudrait repartir vers les Asturies.

Après un tel éblouissement, du bleu de leurs yeux à l'azur de l'océan, il lui aurait fallu écrire depuis une France occupée. Quelles ruines espagnoles auraient accueilli ses mots ? Aucune lettre ne fut jamais envoyée. Dans un tout petit cadre, une photo subsistait, jaunie, de ce que tous les amis, espagnols et français, connaissaient comme « les meilleurs jours de sa jeunesse ».

Rien n'était dit des nuits.

Les souvenirs étaient pourtant bien là, pris dans la froideur des hivers de l'exil qui semblait ne jamais devoir s'achever : et la plage revenait, les longs moments de repos, de jeux, de baignades. Second souffle partagé et incroyables instants volés à la guerre et aux adultes. Incessantes allées et

venues entre des chambres bondées de blessés et une plage infinie pour ces deux-là, trop jeunes et que des temps mortifères attendaient.

Le reste, elle aurait pu ne jamais le savoir. Comment imaginer que ce moment de passion réciproque se brisait, pris dans les bombardements et les longues colonnes de prisonniers qui traversaient l'Espagne au gré des besoins d'un franquisme naissant ?

Juillet 1997.

La bâtisse était toujours majestueuse : l'Hôtel de France surplombait le bord de mer. Hôtel de France, quelle ironie que ce nom !

Simple journée d'été où elle n'était pas encore à l'accueil, chez elle. Puis elle, enfin.

Souffles courts où leurs yeux se souvinrent.

Elle l'avait attendu. À peine un frisson dans la chaleur de l'après-midi, à peine quatre mots murmurés à celui qui était là, aux côtés de sa fille. A celui qui avait attendu, certes, mais avait fini par faire le choix de la vie, ailleurs.

C'était un aveu logé dans un regard toujours aussi clair, dans un visage hâlé, où dominait la sérénité. L'émotion rajeunissait les traits des amants retrouvés. Les heures qui suivirent en dirent bien davantage d'une vie de jeune femme qui s'était refermée sur un trésor de guerre, enfoui depuis si longtemps et soudain là, à fleur de peau.

De toute évidence, l'exil de l'un ne compensait pas les sacrifices de l'autre, ne comblait pas ses années stériles.

Comment se délier de cette histoire si ce n'était par le débordement d'images qui traversa d'abord ce coin du salon de l'hôtel puis l'immense cuisine aux murs chaulés, ponctués de boiseries sombres. On y revécut les années de la guerre civile : invasion pour elle ou évasions pour lui, tout n'était que renoncement. On guettait la chute du caudillo. Une attente vécue des deux côtés des Pyrénées avec le même espoir révélé par deux corps penchés l'un vers l'autre, pressés de se confier. L'absence et les camps, la solitude et les privations se faisaient échos mais la célébration était plus forte encore. Leurs souvenirs venaient infatigablement butter sur les heures pleines d'un temps évanoui. Et les mains enlacées recouvraient les cicatrices de temps anciens.

L'hôtel poursuivait doucement sa vie estivale alors que deux voix vives ravaudaient, avec une infinie tendresse, une fine toile de souvenirs. Chacun reprenait les mots de l'autre pour essayer d'en faire le miroir fidèle de son propre trouble. Mais plus aucune symétrie n'était possible depuis bien longtemps.

À quelques pas de cette histoire qui n'en finissait pas de se déverser, des gens continuaient à traverser le lieu. Il était minuit. Il était midi.

Il était tard sur tout.

Il fallut repartir, prendre la mesure de la distance à peine frôlée.

Se retourner et ne plus la voir.

*À Camille, Catherine, Dominique et Yann, pour la traversée de ces  
lisières.*

*(février-mars 2021)*